

Les machines sont-elles informatives ou communicatives ?

par RIONDET Odile « odile.riondet@wanadoo.fr »
CRESAT - UHA

Sur quoi repose la distinction entre information et communication ? En particulier, l'information est-elle la spécialité qui se préoccupe plus des machines, des outils, de l'ingénierie ? Nous contesterons cette proposition à partir d'une analyse de corpus : les congrès de la SFSIC. A l'intérieur de ces congrès, nous nous intéresserons plus particulièrement aux communications autour de la technique et des machines. Ce thème met en lumière la question de l'articulation entre information et communication et celle de l'unité de la discipline. Il constitue une sorte de nœud qui rassemble nos constructions scientifiques.

Mots-clés : épistémologie, technologies, information et communication, discipline, congrès SFSIC

Are machines “informative” or “communicative” ?

Why make a distinction between information and communication ? More precisely, is information a discipline mostly concerned with machines, tools, engineering ? Based on the analysis of the congress proceedings of the French Society for Information and Communication Science (SFSIC) we shall contest this viewpoint. Among the documents examined we have concentrated on papers concerning technologies and machines. This particular topic brings to light the question of how in France information and communication are linked, and that of the cohesion of the discipline. It forms a sort of junction of our scientific constructions.

Keywords : epistemology, technologies, information and communication, discipline, congresses SFSIC

Les machines sont-elles informatives ou communicatives ?

Odile Riondet
Université d'Alsace
CRESAT
odile.riondet@wanadoo.fr

L'appel à communication incite à réfléchir sur *Le binôme information et communication* et range la question des machines et techniques dans cet axe. Cela signifie-t-il que les techniques appartiennent plus à l'un des pôles du binôme qu'à l'autre ? Nous savons que, pour beaucoup de nos collègues, la réponse serait immédiate : les machines et les techniques relèvent de l'information, de l'ingénierie, de la documentation. Mais l'appel à communication renvoie la question : les machines sont-elles du côté du traitement de l'information (notamment documentaire) ou du côté de la médiation ? La médiation concerne-t-elle de façon égale les cultures, les savoirs ou les documents ? Bref, la distinction entre information

et communication est-elle sur ce plan une réalité ou « *un fait discutable susceptible de bloquer les avancées de la pensée* » ?

Pendant longtemps, les machines ont été attribuées à l'information et pas à la communication. Mais en quoi les machines sont-elles plus fortement informationnelles que communicationnelles ? Est-ce parce qu'elles seraient l'objet d'étude privilégié des sciences de l'information ; ou que l'esprit technique serait le processus de pensée de référence ; ou parce que l'information serait en réalité une forme d'ingénierie et non une discipline abstraite, et qu'il y aurait donc une différence d'objectif ? Peut-on affirmer que la distinction entre information et communication se ferait par cette ligne de partage entre ceux qui s'occupent de machines et ceux qui ne s'en occupent pas, et que l'intérêt pour les machines et les techniques induirait non seulement un objet d'étude différent, mais encore une autre mentalité et une manière différente de pratiquer la science ? Dans ce cas, il n'y aurait pas d'unité entre information et communication, qui seraient en réalité deux ensembles disciplinaires accolés.

Il était bien entendu nécessaire de s'appuyer sur des données pour évaluer la réalité et la profondeur d'éventuelles différences dans la relation aux machines et aux techniques. C'est pourquoi nous partirons d'une analyse des textes de congrès de la SFSIC qui parlent de techniques et de machines. Nos conclusions nous permettront de répondre à notre question (les machines sont-elles informatives ou communicatives ?), mais auront aussi un impact sur la manière de décrire la relation entre information et communication. Ce qui nous amènera inévitablement à quelques observations sur la question de l'ensemble information et communication comme discipline ou interdiscipline.

Les analyses de la technique dans les congrès de la SFSIC

L'information est-elle la spécialité qui se préoccupe plus des machines, des outils, de l'ingénierie ? Nous avons transformé la question de cette manière : comment nos congrès analysent-ils la technique : avec quel regard, quelles méthodes, quels concepts, dans quels débats ?

Le corpus de textes

En 2004, un DEA inventoriait les actes des congrès de la SFSIC de 1978 à 2002 (Arru-Gaillart, 2004). Les 13 congrès représentaient 526 articles. Les thèmes « usages des TIC » et « communication des organisations » ne représentaient ensemble que 23% des textes produits, mais cette répartition correspond à une moyenne. En réalité, au fil du temps, les médias traditionnels (majoritaires au tout début) ont été dépassés par l'informatique et l'audiovisuel, et l'on peut même constater un pic en 1998, correspondant à l'émergence d'Internet. En 1988, minitel et vidéotex représentaient 21% des études et les ordinateurs et cédéroms 11%. En 1998, Internet et vidéotex représentent 52% et les ordinateurs et cédéroms 20%.

Nous appuyant sur ce travail de recensement et les sommaires des congrès, nous avons dans un premier temps analysé tous les titres, puis les résumés des communications dont les titres intégraient des termes renvoyant aux techniques issues de l'informatique. Nous avons répertorié la manière dont ces exposés étaient classés dans les ateliers. Enfin, nous avons travaillé une sélection d'articles qui avaient des parties épistémologiques plus développées ou avaient l'ambition affichée de penser la question technique dans sa globalité.

Certains titres sont explicites : *Plates-formes numériques pour la formation*. *Introduction de la notion d'acceptabilité*^[1], alors que d'autres intitulés intègrent un mot-clef significatif, mais sans que l'on puisse situer la place de la technique dans l'exposé (par exemple *Centralité, décentralité et réseaux*^[2]). Ces deux catégories de texte ont été retenues, tout comme les titres utilisant le mot « multimédia » : *Pour une définition des dispositifs multimédias à l'aide du paradigme situationniste*^[3] ou « Internet » : *Les rédactions de presse écrite à l'ère d'Internet, vers une nouvelle médiation journalistique*^[4] ? Par contre ont été exclus les titres mentionnant un média sans la perspective de l'informatisation et les titres dans lesquels aucun mot lié à la technique n'apparaissait.

On relève ainsi 157 textes dont les titres font référence aux TIC, à l'informatisation, aux réseaux ou multimédia. Le nombre de textes dont les titres sont significativement axés sur les TIC se situe entre 1 et 28 selon les années^[5]. Depuis 1998, les communications faisant référence aux TIC dans leur intitulé sont plus nombreuses (entre 17 et 28 par congrès). Les thèmes des congrès n'expliquent pas à eux seuls cette augmentation. Certes, celui de 1998 s'intitulait *Médiations sociales, systèmes d'information et réseaux de communication*. Mais il peut y avoir de nombreuses communications sur le thème de la technique dans un congrès dont ce n'est pas la dimension prioritaire affichée.

L'extension de l'objet

Les communications ayant la technique pour objet sont donc de plus en plus nombreuses. Mais surtout, le champ de la technique se diversifie de manière considérable. Prenons quelques brefs repères : dans les premiers congrès, la technique concerne essentiellement les bases de données ; en 1986, ce sont les applications de la télématique dans l'information régionale qui sont analysées ou la question de la diffusion de l'information scientifique et technique ; en 1992, on aborde l'informatisation dans le cadre de l'organisation de l'entreprise, les transports, la formation, les territoires et on voit s'affirmer la question de l'utopie technique^[6].

A partir des années 90, le mouvement s'accélère. En 1996, les champs d'application s'étendent encore : le politique, le rapport à la machine du grand public, les PME, les discours des sociologues et des ingénieurs, les services et les assurances, l'édition, l'insertion sociale des outils, le télétravail. On commence à parler des « autoroutes de l'information », de l'industrialisation de la formation, des changements de support multimédia (cédérom, Internet), de l'écriture multimédia et de l'image numérique, de sémantique du multimédia. 1998 ajoute les musées, le patrimoine, l'informatisation des process du tertiaire (*workflow, groupware*), l'usage des technologies par les mouvements associatifs, la presse, la santé, l'altermondialisation, la cinéphilie, la relation client. En 2001, on voit apparaître les Eglises chrétiennes comme champ supplémentaire et en 2002 le cartable électronique, la vente à distance, les droits de l'homme, les intranets. Cette énorme diversification est logique, elle va de pair avec l'informatisation de la société elle-même.

La multiplication des regards

Lorsque l'on rentre ensuite dans la lecture des résumés, puis des communications elles-mêmes, on est frappé par la diversification des regards portés, plus encore que par l'extension du champ. En 1980, la question de l'implantation des TIC se pose en termes d'ingénierie linguistique et corrélativement, la question des langages d'interrogation documentaire domine. En 1982, on voit apparaître la question de l'utilisateur et des usages[7] et de son rapport à l'information, mais aussi s'affirmer l'approche bibliométrique[8] et émerger dans les intitulés des termes sociologiques comme la notion de « jeu des acteurs »[9]. Le congrès de 1986 amorce une réflexion sur la place de la technique : au-delà de sa fonction opérationnelle, elle incite à des réorganisations globales, recompose les relations et les pratiques[10]. Le congrès de 1988 se préoccupe des aspects cognitifs. 1992 semble l'année où se lie le plus fortement la réflexion sur l'articulation de l'économique et du politique dans la mise en place des techniques : les entreprises ne font pas qu'utiliser les technologies, elles transforment leur organisation sous leur influence[11]. Et les télécommunications sont autant des outils économiques à mettre en place que la manifestation d'une puissance politique et d'un volontarisme industriel. Ce qui ouvre au chercheur une responsabilité nouvelle : penser, réfléchir les discours sur la technique.

A partir de là, les regards s'équilibrent dans tous les sous-champs des SIC. La question de l'insertion sociale des outils techniques se déploie dans toutes ses composantes (le télétravail et la disparition d'une certaine coupure vie privée/vie professionnelle, la relation de l'individu à la machine, la manière dont une technique prend sens par rapport à une tâche professionnelle, la transformation de la production et des conditions de production). La responsabilité politique est abordée (la manière dont les politiques publiques peuvent aider à ces mutations, l'usage des TIC par des collectifs associatifs ou politiques). Les aspects cognitifs s'organisent (l'impact de l'informatique sur le mode de transmission du savoir, la construction de représentations). L'économie et la gestion sont concernées (par la circulation de l'information dans l'entreprise). Tout comme la sémiotique et l'esthétique (on va s'interroger sur l'écriture multimédia ou les musées virtuels). Enfin l'histoire en 2002.

Il est cohérent que, les objets techniques s'étendant à un nombre de plus en plus grand d'applications, les regards portés sur les techniques se diversifient également. Car les chercheurs concernés sont de plus en plus nombreux et divers dans leurs centres d'intérêt.

La diversification des concepts

Il est intéressant de constater aussi la maturation des concepts à travers lesquels les TIC vont être saisies. Les intervenants empruntent progressivement à des auteurs de plus en plus variés. Les concepts employés suivent la ligne des regards portés. Les congrès commencent par raisonner l'*acceptabilité* de la technique, puis sa *légitimation*. En 1996, le terme de *socio-technique* est redondant. L'*habitus* de Pierre Bourdieu est par contre évoqué de manière moins systématique. Les termes de *co-présence* dans son pendant avec la *téléprésence* ou des *espaces-temps* sont sans doute récupérés de Anthony Giddens. La connaissance peut être envisagée comme un marché et analysée alors comme *industrie culturelle*, les réalisations techniques étant aussi des *objets culturels* analysables sur le plan sémiotique. Elles interfèrent avec les problèmes de *gouvernance* dans l'*espace public*. Une technique induit un type de communication, de *relation* à l'autre. On peut alors parler de « *présentation de soi* »[12], revendiquer une « *approche communicationnelle des usages* »[13]. La question de la *réception* va progressivement s'accroître et le congrès de 2001 accentuera l'attention aux modalités de la

création du sens par les outils techniques, empruntant à Paul Ricoeur la notion de *narrativité*, et même se référant ouvertement à une *herméneutique*. Enfin, le vocabulaire de l'éthique s'impose avec notamment la question de la *responsabilité* (de Hans Jonas).

Le mouvement est le suivant : les champs d'application des techniques s'étendent progressivement, puis se stabilisent. Les analyses se spécialisent à l'intérieur de ces champs. Les regards se font de plus en plus transversaux. Les concepts utiles sont repérés dans toutes les branches de la discipline. Jamais, hormis les tout premiers congrès, la question de la technique n'a concerné que les bases de données ou l'univers documentaire, et la question de la technique a toujours accompagné étroitement, en majeure ou en mineure, tous les congrès. Le numérique devient progressivement une composante de tous les objets médiatiques.

Peut-on théoriser la technique ?

Un autre argument est redondant pour distinguer information et communication : l'information serait plus technique parce que plus orientée vers la professionnalisation, donc inféodée aux questions pratiques que se posent les professionnels. Elle serait moins théorique, plus de l'ordre de l'ingénierie ou de la recherche-action. Nous verrons qu'il s'agit là d'une représentation assez courante. Une autre position consiste à affirmer que les SIC tout entières sont une discipline de la technique.

L'axe professionnel ou pratique / théorique

Mettre l'information (rendue analogue à l'information documentaire) du côté des pratiques et la communication du côté des théories (notamment de la communication politique, du journalisme ou de l'entreprise), est une vision assez traditionnelle. Par exemple, une recherche sur les recrutements en information – communication et les profils de poste publiés entre 1995 et 2001 distinguait entre des profils « théoriques » qui étaient la communication d'entreprise, l'analyse de discours, la socio-politique, la muséologie et les concours d'enseignement ; et des profils « pratiques » comme le multimédia, la documentation, l'expression et les NTIC (Cardy et Froissart, congrès de 2002). Ce regroupement peut légitimement être discuté. La muséologie, les concours d'enseignement, la communication d'entreprise, la documentation sont tous à des débouchés professionnels, pas des ensembles disciplinaires et encore moins des théories. Il est possible de développer des analyses et des conceptualisations très pointues sur les outils techniques comme sur l'expression (c'est d'ailleurs tout le travail de la rhétorique). L'analyse de discours est appliquée à toutes sortes de supports. La « socio-politique » n'est pas en elle-même théorique : une enquête par exemple est une technique et peut exiger moins de théorisations qu'une analyse de la narrativité d'un CD-ROM. Cette typologie est très caractéristique d'une représentation de nous-mêmes que nous retrouvons en partie dans les intitulés des ateliers des congrès.

Les regroupements en ateliers marquent une hésitation sur la place à donner à la technique. Le congrès de 1982 distinguait l'application documentaire et deux situations plus globale : *Les utilisateurs devant les systèmes documentaires*, *Le lecteur devant l'écran* et *Les décideurs politiques et économiques devant les systèmes d'information*. Le congrès de 1990 intégrait la réflexion sur les techniques dans la section *Epistémologies et théories*, mais isolait les pratiques documentaires avec la conception de systèmes de CAO dans la section *Recherche fondamentale et recherche appliquée*. En 1992, les implications de la technique ne sont plus rattachées à un domaine donné d'activité ou de professions. Mais en 1996 quelques classifications interrogent. L'atelier 4 est centré sur une seule profession, la documentation.

D'autres professions (notamment le journalisme ou la gestion des ressources humaines) sont présentes dans les autres ateliers, mais pas en tant que telles. Or, étant donné les communications présentées et en restant dans la logique professionnelle, il aurait été possible d'avoir un atelier sur les transformations du journalisme avec la technique. L'atelier 2 (sociologique) pouvait sans difficulté trouver un intitulé autour des transformations de la communication d'entreprise. Et en 2001 les intertitres semblent renoncer à la richesse de la réflexion sur les TIC esquissée jusque là et regroupe une bonne part des exposés sur les TIC dans l'ensemble *Chercher, fabriquer*. Autrement dit : les regroupements des communications reprennent en bonne partie la représentation que nous avons évoquée : les SIC intègreraient une profession pratique (la documentation) et des professions susceptibles de théorisation (toutes les autres professions). Or, l'erreur fondamentale nous semble être précisément cette réflexion d'une discipline en termes de professions.

Une représentation de soi décalée des pratiques

Il est normal que les divisions en section des congrès prennent irrégulièrement en compte les approfondissements de la réflexion sur les TIC manifestée dans les exposés : dans tous les domaines, les représentations sont plus stables que les pratiques. Mais une science ne se définit pas que par son champ, et moins encore par les débouchés professionnels auxquels les études donnent accès. Aucune profession n'est ontologiquement théorique et une réflexion épistémologique ne se construit pas sur la base des débouchés professionnels des formations.

Les SIC ont maintenant une indéniable maturité, prouvée par plusieurs configurations épistémologiques originales pour analyser les techniques médiatrices. Mais la discipline dans son ensemble reproduit une catégorisation des objets de recherche qui ne correspond plus à la réalité des travaux. Une catégorisation que Pierre Bourdieu lirait certainement comme la recherche d'un profit de *distinction*, distinction fondée non pas sur des considérations scientifiques, mais sur une hiérarchie sociale des objets de recherche, même si la réalité des travaux proclame le contraire. Cette recherche d'un « profit de distinction » est gênante. Elle l'est sans doute moins moralement – pour le poids d'arrogance qu'elle pourrait impliquer – que scientifiquement. En effet, elle perturbe une véritable réflexion épistémologique en confondant la discipline et les cursus professionnels auxquels elle donne accès, empêche de voir et formaliser une partie des cohérences pourtant lisibles et existantes dans les recherches réelles

Les SIC, discipline de la technique ?

Les SIC seraient-elles alors tout entières la discipline de la technique, puisque les médiations techniques sont présentes dans tous leurs champs ? D'une certaine manière, c'était la position de R. Escarpit. Il observait, lors du congrès de 1978, que les SIC sont nées à un moment particulier de l'histoire scientifique et industrielle : « *C'est effectivement la problématique créée par la technologie qui a suscité ce besoin*[\[14\]](#) ». Face aux développements industriels et médiatiques, il fallait une pensée, une science fondamentale. Aujourd'hui, en quels termes cette position se raisonne-t-elle ?

Les différents auteurs ont une position de base : si les SIC se préoccupent de la technique, c'est avec le regard particulier des contenus et des usages. Les variations interviennent ensuite. Pour certains, cette affirmation suffit à inscrire cette approche dans les sciences humaines. Pour d'autres, le regard de l'usage est encore une concession au triomphalisme technique : ne cherche-t-on pas simplement à rendre acceptables des outils envers lesquelles la suspicion devrait être de mise ? Dans cette perspective, toute étude de l'objet technique doit aboutir à une dénonciation des manipulations d'appartenance sociale et institutionnelle introduites par la technique dans les activités et les rapports sociaux. Les SIC se positionnent alors comme la discipline du regard critique (au sens philosophique) sur les technologies.

Mais dans la réalité, nous avons vu que les chercheurs en SIC adoptent une grande diversité de positions et de regards sur les objets techniques de leurs champs respectifs. Aujourd'hui, le numérique est dans tous les objets, toutes les expériences personnelles et sociales, tous les domaines de recherche, passe par tous les regards scientifiques. Et trente ans de travail en commun ont permis aux chercheurs de croiser leurs problématiques. Les SIC ne sont pas une discipline de la technique. Les SIC observent et analysent des médias et des pratiques médiatiques. Ces médias ont toujours été des objets techniques particuliers et leur analyse intègre l'évolution technologique comme l'un des paramètres de l'analyse.

Les techniques et la question de l'interdisciplinarité

Nous avons vu que la division entre information et communication était une des manières de plaider une diversité interne originelle. Les SIC seraient interdisciplinaires par nature, puisqu'elles sont dès le départ réunion de deux ensembles disciplinaires, de deux regards, de deux sortes d'objets, de deux mentalités. La question de l'interdiscipline ne se résout pas dans cette dualité et les analyses de la technique nous permettent d'en déployer toutes les dimensions. Ce qui nous permet de transposer la volonté initiale de modestie que

l'inscription comme interdiscipline manifestait dans le contexte d'une discipline

épistémologiquement plus mûre qu'elle ne l'était il y a trente ans.

La volonté de modestie

L'interdisciplinarité, lors du congrès de 1978, est présentée par R. Escarpit comme un changement radical du regard scientifique : le renoncement à une explication totalisante. Il esquisse une rapide histoire des sciences. Selon lui, il y a eu un premier renoncement à l'explication totale avec l'autonomisation des sciences à partir de la philosophie : « *Un grand pas a été franchi lorsque, au bout d'un processus qui a duré plusieurs siècles, la connaissance humaine, renonçant aux grandes ambitions unitaires de la philosophie, s'est résignée à distinguer les sciences physiques, les sciences de la vie et les sciences de l'homme* [15]. » C'est à partir de ce moment que la métaphysique a été tenue à distance, selon le vœu d'Auguste Comte. Mais ce n'est pas pour autant que l'aspiration à atteindre et décrire un système total a disparu. Chaque science individuellement aspire à être la meilleure explication, la plus totale. Ce qui ne l'empêche pas d'emprunter des notions ou des méthodes aux sciences voisines. Ainsi, toute science manifeste à la fois sa puissance d'analyse et un *besoin de transgression*. C'est ce besoin que manifestent la pluridisciplinarité, ou l'interdisciplinarité, ou la transdisciplinarité.

Les SIC naissent à un moment de l'histoire des sciences où l'on ressent fortement le besoin de passerelles : « *Je serais tenté de dire pour ma part que le désir d'étudier l'information comme donnée et la communication comme processus est né d'un besoin interne de la connaissance scientifique. En essayant de le satisfaire, nous entrons dans une nouvelle phase de la dialectique du savoir* [16]. » Autrement dit : les SIC, en se revendiquant comme interdiscipline, explicitent comme une position scientifique ce qui relevait jusque là de l'attitude individuelle. Le positivisme a découpé les savoirs, mais ce découpage n'a pas entraîné chez les chercheurs la représentation de la relativité de leurs connaissances. Bien au contraire, ils ont eu tendance à construire des chapelles, chacune revendiquant la meilleure compréhension du monde. Il faut donc maintenant reconstruire la démarche scientifique. Les SIC ne veulent pas être à leur tour une science totalisante, ce que prouve le choix du pluriel : il existe *des* sciences de l'information et de la communication, montrant dans leur dénomination-même leur démarche d'unité de la pluralité.

Technique et interdisciplinarité

Nombre d'analyses des technologies conservent ce positionnement. Les SIC peuvent apporter beaucoup, parce que la question technique a besoin d'approches différentes, nous disent Daniel Jacobi et Eric Neveu [17]. Yves Jeanneret [18] renforce cet argument : les SIC, comme interdiscipline, ont l'avantage de ne pas avoir de « vulgate conceptuelle », c'est-à-dire d'être ouverte à toute conceptualisation utilisable sans exclusive. Mais on peut retourner ce type d'argument : ne pas avoir de « vulgate conceptuelle » ne fait-il pas tendre à l'instabilité conceptuelle ? Si l'on estime qu'un regard diversifié est utile pour analyser la technique, pourquoi alors ne pas faire un congrès pluridisciplinaire ?

La relation à l'interdisciplinarité apparaît ambiguë dans une bonne partie des textes analysés. Elle serait plutôt de l'ordre du complexe : si l'on est interdisciplinaire, n'est-ce pas que l'on n'a pas encore été reconnu comme une discipline, avec sa cohérence interne ? Que l'on est une discipline moins crédible ou moins forte épistémologiquement que les autres, une discipline qui emprunte aux autres ses regards ou ses auteurs, car elle n'en a pas de propre ? D'autres retournent le complexe d'infériorité en supériorité : une interdiscipline aurait une position à la fois de marge et de surplomb. Mais si l'on prend cette position, ne se situe-t-on pas exactement dans la démarche totalisante qui était reprochée aux disciplines constituées ? Un risque sur lequel J. Jouet attire l'attention : les SIC ne sont pas une métadiscipline. La volonté de domination guette en réalité toutes les sciences et tous les scientifiques[19].

A travers les analyses de la technique, les congrès voient s'affronter quatre propositions sur la question de l'interdiscipline. Pour les uns, il faut raisonner les SIC comme une seule et même discipline, préoccupée d'une problématique générale de communication. Lorsque, par exemple, on réfléchit sur la *médiation* ou sur l'*épidémiologie des représentations*, on dispose d'un concept qui peut s'appliquer à divers médias et à des situations de communication différentes. Pour les autres, l'interdisciplinarité est interne aux SIC, puisqu'elles réunissent information et communication, qui ne sont pas la même discipline. Pour les troisièmes, le croisement des regards et la multiplication des objets serait la spécificité de l'approche des SIC, qui seraient naturellement sans centre. Pour les derniers, cette diversité devrait se résoudre dans une position unitaire : les SIC sont distance et résistance, elles ont un regard critique sur des objets (comme les techniques) qui provoquent des discours idéologiques.

Maturité disciplinaire

Si nous définissons une épistémologie comme la combinaison particulière, à l'intérieur d'une discipline d'un ensemble d'éléments (un objet, des auteurs, des concepts, un regard, des méthodes, et la confrontation de tous ces éléments dans une communauté scientifique qui a une histoire), alors les SIC travaillent aujourd'hui avec une série de configurations épistémologiques précises.

Toute science commence par emprunter aux autres, arracher une existence, des auteurs, des méthodes ou des concepts aux disciplines existantes qui traitent de ses objets. Toute discipline crée progressivement une variété de configurations épistémologiques, mêlant et stabilisant les approches en fonction des choix de ses chercheurs (usant de méthodes quantitative ou qualitative, lisant plus volontiers tel ou tel auteur, discutant de l'usage

approprié des concepts). Toute discipline voit naître progressivement non seulement des sous-ensembles d'objets, mais aussi des rattachements à diverses philosophies de la science, à de grandes écoles de pensée transversales aux disciplines : il y a par exemple un positivisme en sociologie, en psychologie ou en neurologie, et donc aussi en information - communication. Il y a des approches empiristes dans toutes les disciplines. Ou des approches spiritualistes. Ou une empreinte marxiste.

Notre passage en revue des communications de congrès a montré un niveau de maturité qui ne coïncide plus avec le stade du bricolage. De 1996 à 2001 notamment, la discipline SIC a sans doute gagné en maturité, son unité ne résidant plus dans une conceptualisation récurrente, mais dans une multiplication et une organisation des regards, qui donnent ensemble une épaisseur à ses objets. C'est ce qui nous amènera à cette affirmation : il n'y a plus aucune raison aujourd'hui de parler à propos des SIC d'une « interdiscipline ». Les SIC ont aujourd'hui toutes les caractéristiques d'une discipline. Tant par le nombre et la robustesse des configurations épistémologiques qui la composent que par le fait que les recherches se déploient maintenant dans toutes les représentations traditionnelles de la science, allant de formes de positivisme aux positions critiques.

Ce qui nous amènera à cette dernière proposition : la simple reconnaissance de la légitimité d'une variété de configurations épistémologiques à l'intérieur d'une discipline qui s'avoue comme telle peut contourner l'écueil que voulait éviter l'étiquette « interdiscipline ». Le débat interne est de fait suffisamment construit scientifiquement pour que nulle branche ne puisse légitimement revendiquer une appréhension plus totale des phénomènes de communication. Le danger est inverse : la revendication de l'interdiscipline comme un bricolage de méthodes empruntées devient un renoncement au statut de discipline par aveu d'impuissance à penser.

Conclusion

Les SIC travaillent la technique selon nombre de ses dimensions (position individuelle face à l'objet, imaginaire technique, diffusion de l'art par les techniques, définition de la mentalité technique...) alors que, dans le même temps, prédomine chez les chercheurs une représentation qui considère la technique comme une simple ingénierie. La

technique apparaît ainsi comme un domaine plus refoulé que pensé. La pensée sur la technique en SIC est gênée. Gênée par des représentations sociales qui rejettent la technique dans un univers dédaigné ; gênée par une tendance à penser en termes de professions plus que de notions ; gênée par une représentation dépassée de la discipline.

Plonger dans le regard des SIC sur la technique a été pour nous une manière d'interroger de manière plus globale leur épistémologie, notamment le lien entre information et communication ou l'interdisciplinarité. Une définition construite de la technique serait aussi une bonne manière d'aborder nos propres processus intellectuels et d'effectuer un retour sur nos méthodes et nos démarches, sur le rôle respectif de l'exploration et de l'interprétation à l'intérieur même de nos travaux. Rappelons que, pour Jean Ladrière, la distinction entre science et technique n'est pas celle de l'action et de la réflexion, mais celle qu'établit Thomas S. Kuhn entre la « science normale » (qui est le lieu des technologies, leur cadre méthodologique) et le débat sur les paradigmes. Ainsi, toute vérification éprouvée et prouvée serait du côté des techniques intellectuelles ; et la science aurait à charge la réflexion qui peut aboutir aux changements dans la manière de voir les choses. Quel que soit le thème abordé (en information, en communication, sur les techniques ou la presse écrite), toute recherche a ses instants techniques et immergés dans la réalité observée (enquête, présentation des résultats) et ses instants de distance et de conceptualisation.

Cette manière de voir lie esprit scientifique et esprit démocratique. Etre une science ne signifie pas donner la même définition aux mots, utiliser une liste unique d'auteurs, les mêmes méthodes, avoir le même objet. C'est adopter un regard qui voit une unité de problèmes, là où d'autres ne conçoivent que des faits épars (l'émission ou la réception de contenus divers, par différents médias, dans différents contextes) et débattre des différents paramètres permettant de les décrire et les analyser. La pensée qui se referme sur un concept définitif, un auteur qu'il faut absolument citer, une méthode obligatoire, réclamant la dévotion à un champ unique d'observation, créant des frontières et l'obligation d'identification à un camp est menacée par une perte de scientificité. Elle court le risque de construire moins une science qu'une idéologie, fermant trop vite des pistes, n'explorant pas un nombre suffisant d'hypothèses. La communauté porteuse de ces débats fait intimement partie de la science qu'elle constitue.

Eléments bibliographiques

ARRU-GAILLARD, D. Organisation et identité d'une « entreprise » de recherche française en sciences de l'information et de la communication, Etude d'une pratique éditoriale : Les Actes des Congrès de la SFSIC 1978-2002. Mémoire de DEA sous la direction de Y. Jeanneret, CELSA, 2004.

BOURDIEU, P. *Homo academicus*. Editions de Minuit, 1984

BOURDIEU, P. *La Distinction*, Editions de Minuit, 1979.

BOURE, R. (dir.). *Les origines des sciences de l'information et de la communication*, Presses universitaires du Septentrion, 2002.

COMTE, A. *Philosophie des sciences, Textes choisis*. PUF, 1974.

DILTHEY, W. « Vers la critique de la raison historique ». Dans *Œuvres 1*, Cerf, 1992.

HABERMAS, J. « Connaissance et intérêt », dans *La Technique et la science comme idéologie*. Gallimard, 1973.

HEIDEGGER, M. "La Question de la technique", dans *Essais et conférences*. Gallimard, 1958.

HOTTOIS, G. *Philosophies des sciences, philosophies des techniques*, Editions Odile Jacob, 2004

KOYRE, A. *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*. Gallimard, 1973.

KUHN, T. S. *La structure des révolutions scientifiques*. Flammarion, 1972.

LADRIERE, J. *Les enjeux de la rationalité*. Liber, 2001 (1977).

« La recherche en communication en France, Tendances et carences », *Médiation et information*, n° 14, 2001.

MORIN, E. *La Méthode 5, L'humanité de l'humanité, L'identité humaine*. Seuil, 2001

POPPER, K. *L'univers irrésolu*, Hermann, 1984.

SAINT-SERNIN, B. *Le rationalisme qui vient*, Gallimard, 2007.

SERIS, J.-P. *La Technique*. PUF, 1994.

SIMONDON, G. *Du mode d'existence des objets techniques*. Aubier, 1989 (1958).

Corpus : Communications des congrès de la SFSIC analysés

1978

R. Escarpit, « Pour une nouvelle épistémologie de la communication »

1982

A.-M. Garre et M. Wolf-Terroine, « Qui est l'utilisateur final ? Eléments d'une comparaison internationale »

J. Meyriat, « Analyse des citations, durée de vie des publications, implications pour les systèmes documentaires »

A.Vitalis, « L'implantation des premiers systèmes d'information dans l'administration publique : analyse rétrospective du jeu des acteurs »

1988

J. Deveze, « La recherche en sciences de l'information et de la communication doit dépasser l'aire francophone ».

N. Garnham, « European research in communications ».

B. Miege, « L'actualité sur la question des réseaux ».

J.-P. Natali et P. Rasse, « Nouvelles technologies, nouvelles formes de médiation dans les musées des sciences »

N. Pélissier, « Les rédactions de presse écrite à l'ère d'Internet, vers une nouvelle médiation journalistique ? »

A. J. Tudesq, « Les politiques de la recherche en sciences de l'information et de la communication en France ».

1992

B. Fleury-Vilatte, « Imaginaire technologique et dessins animés pour enfants », congrès de 1992

A.-M. Laulan, « Les nœuds dans les réseaux »

1994

J.-G. Lacroix et P. Moeglin, « La référence à la convergence des usages, discours promotionnels de Teletel, videoway et la suite ».

1996

P. Breton, « L'argumentation a-t-elle une place dans la formation en sciences de l'information et de la communication ? »

C. Brevot – Dromzee, « L'univers de la transparence dans une émission de vulgarisation artistique : Palettes »

P. De La Broise et J.-L. Lacroix, « Le téléphone entre au musée : nature, place et statut de l'objet technique dans l'exposition »

D. Carré, « L'insertion sociale des TIC : la question de la finalité de la technique évacuée »

G. Chartron et A.-M. Guimier-Sorbets, « Systèmes d'information : modélisation, conception, évaluation »

B. Delforce et J. Noyer « La collecte et le traitement des résidus urbains dans la communauté urbaine de Lille : choix techniques, procédures de médiation et médiatisation (1992-1994) »

G. Dereze et B. Grevisse, « De la technique dans l'information sportive »

J.-P. Esquenazi, « Quel rôle peut jouer le multimédia dans l'enseignement L'exemple des mathématiques »

E. Fichez et Y. Combes, « Dispositifs techniques et médiations dans le processus de formation »

B. Guyot et J. Perriault, « Les technologies dans l'organisation et la transmission des savoirs »

F. Jaureguiberry, « Les limites du télé-enseignement par visiophone »

B. Lamizet, « Penser nos rapports à la technique. Un impératif pour les SIC »

V. Mabillot, « Dans le virtuel comme dans le réel ».

M-C Manes Gallo et J. Rouault, « Sémantique des énoncés et communications homme – machine »

F. Martin, « Actions, interactions et médiatisation : Evaluation d'un workflow à finalité commerciale en entreprise. »

P. Moeglin, « Polyvalence du facteur technique dans l'industrialisation de la formation »

C. Peyrard, M.-F. Peyrelong, O. Riondet, « Communication et mobilité : comment les outils de communication accompagnent-ils l'évolution de l'entreprise ? »

Y. Politi, « Métaphores et recherche d'information »

C. Pradie, « Le marketing en usage dans la presse, expression d'un modèle marchand de l'espace public »

P. Rasse, « La muséographie scientifique et technique, nouvel espace public »

F. Rouard, « La téléécriture : télétravail et communication dans le secteur de l'assurance »

P. Sanson, « La structuration multidimensionnelle de l'information ».

S. Tarozzi, « Techniques mobiles de communication et rapports sociaux de travail en milieu hospitalier »

G. Tremblay et E. George, « Le contexte institutionnel du développement des autoroutes de l'information au Japon et au Canada »

T. Vedel, « Les autoroutes de l'information en Europe : politiques nationales ou politique européenne ? »

P. Viallon, « La vérité de La Paluche : entre technique et réalité »

I. Vidalenc, « La recherche d'une écriture multimédia. Conception et réalisation d'une base encyclopédique et interactive : application aux outils et techniques de communication »

Y. Mignot-Lefèvre, « Groupes d'exclus, peuples autochtones : médiations et stratégies relatives aux réseaux d'information, le cas du Chiapas au Mexique ».

S. Pigault, « Système d'information et territoire, intégration d'un système d'information géographique au sein de la COURLY »

B. Raoul, « La société de l'information régionale en Nord Pas-de-Calais : une opportunité de repositionnement du politique »

I. Rieusset-Lemarié, « Figures médiatrices et incarnation du collège invisible : les Humains virtuels ».

2001

C. Abensour, « Les modalités paradoxales de la présence chrétienne sur Internet »

L. Allard-Chanial, « La fiction audiovisuelle interactive dans les collections multimédia de la BNF. Ou comment commencer à en finir avec la fiction du multimédia et de l'interactivité ? »

P. Bouquillon, « Livre et musique enregistrée sur Internet : quelques enjeux empiriques et théoriques »

S. Catellin, « Sérendipité, abduction et recherche sur Internet »

A. Dubied, « Emprunts, adaptations, négociations et réflexions. Travaux interdisciplinaires autour de la mise au point d'une narratologie médiatique ».

B. Dufrêne et M. Gellereau, « La médiation culturelle, métaphore ou concept ? Propositions de repères ».

S. Fayet-Scribe, « Histoire de l'accès à l'information scientifique et technique : enjeux théoriques et heuristiques ».

T. Heller, « Discipline, autodiscipline et technique de soi : une approche foucauldienne de la communication d'entreprise ».

E. George, « Relecture du concept d'espace public à l'heure d'Internet »

B. Guyot et F. Massit-Folléa, Introduction à l'atelier Classiques des SIC

L. Jaecklé, « Le temps comme objet de recherche pour les SIC »

Y. Jeanneret, « Quelques fragments de cartographie pour un territoire en mouvement »

F. Laboz, « Compréhension sémio-contextuelle des métaphores d'intentionnalité dans le multimédia »

G. Lachaud, « Vers une approche socio-sémiotique des objets techniques »

V. Le Fournier, « L'adéquation entre l'offre et la demande sur Internet à la confluence de la socio-économie »

V. Léveillé et H. Rostaing, « Traitement des données hétérogènes et formelles : vers une approche non-métrique de l'analyse du dossier de veille »

J. Link-Pezet et O. Etrzscheid, « FORSIC, Mise en oeuvre d'un projet de gestion des connaissances pour la formation de masse à la recherche documentaire.

H. Marie, « Internet et bibliothécaires : des représentations professionnelles paradoxales ? »

M. Miguet et L. Collet, « Logiques sociales et TICES : l'approche par les procédés d'écriture ».

J. Nowicki, « L'homme des confins, Pour une anthropologie interculturelle »

S. Proulx, « Usages des technologies d'information et de communication : reconsidérer le champ d'étude »

P. Robert, « Penser l'informatique, un effort indispensable pour les SIC »

P. Quinton, « Les « designs » des images et les SIC »

2002

H. Cardy et P. Froissart, « Les enseignants-chercheurs en Sciences de l'information et de la communication. Portrait Statistique »

N. Auger, « Une méthodologie interdisciplinaire afin de répondre aux exigences d'une problématique en SIC »

B. David et S. Bourdin, « La sociologie de la traduction et les recherches en SIC, Une agaçante attraction »

P. Delcambre, « Former aujourd'hui de jeunes chercheurs en sciences de la communication : l'étape de la maîtrise. L'aide à la recherche documentaire comme moment d'une constitution d'identité ».

B. Labelle, « Médias informatisés, figures de la ville et approche communicationnelle des usages »

S. Hammani, « Technique, culture et territoire : le cas arabo-musulman »

H. Omrane, « La relation de service médiatisée par ordinateur, questionnement sur le lien social et la présentation de soi sur les sites web »

[1] Yves Ardourel, congrès de 2001.

[2] Iskender Gokalp, congrès de 1984

[3] Barbara Olsewska, congrès de 1998

[4] Nicolas Pelissier, idem.

[5] 1 en 1978, 4 en 1980, 16 en 1982, 8 en 1986, 13 en 1988, 6 en 1990, 13 en 1992, 7 en 1994, 25 en 1996, 28 en 1998, 17 en 2001 et 19 en 2002.

[6] I. Fleury-Vilatte, *Imaginaire technologique et dessins animés pour enfants*

[7] Par exemple A.-M. Garre et M. Wolf-Terroine, *Qui est l'utilisateur final ? Eléments d'une comparaison internationale*.

[8] J. Meyriat, *Analyse des citations, durée de vie des publications, implications pour les systèmes documentaires*.

[9] A. Vitalis, *L'implantation des premiers systèmes d'information dans l'administration publique : analyse rétrospective du jeu des acteurs*.

[10] B. Corbineau, *Technologie et espace politique*

[11] Rallet, *Nouvelles technologies de l'information et de la communication et organisation spatio-temporelle des entreprises*

[12] H. Omrane, *La relation de service médiatisée par ordinateur, questionnaire sur le lien social et la présentation de soi sur les sites web*

[13] Y. Labelle, *Médias informatisés, figures de la ville et approche communicationnelle des usages*

[14] R. Escarpit, *Pour une nouvelle épistémologie de la communication*

[15] R. Escarpit, « Pour une nouvelle épistémologie de la communication », 1^{er} congrès national de la SFSIC, 1978

[16] Idem

[17] Introduction à l'atelier *Médiation et technique*, congrès de 1996

[18] Y. Jeanneret, « Quelques fragments de cartographie pour un territoire en mouvement », 2001.

[19] Introduction à l'atelier *Machines à communiquer : Acquis et interrogations*, Congrès de 1996